

**« Il n’y a rien d’intéressant sur la terre que les religions »
(Baudelaire)**

[*Médiane* 3, n° 1 (2008), 54-57]

Jean GRONDIN

Une source de sagesse

La philosophie contemporaine adopte souvent un ton hautain et condescendant lorsqu’elle parle de la religion. Elle est si sûre qu’il s’agit d’une figure dépassée de l’esprit que ses représentants ne l’évoquent guère sans sourires malicieux et entendus. C’est un mépris que je n’ai jamais partagé, et pour une raison bien simple : j’ai toujours pensé qu’il y avait souvent plus de philosophie dans la religion que dans bien des philosophies.

Pour le dire sans détour, ce que j’admire le plus dans la religion, c’est qu’elle réponde aussi franchement aux questions philosophiques les plus fondamentales, comme celles du bonheur ou du sens de l’existence. Le commun des mortels y reconnaîtra spontanément des questions prioritaires pour la philosophie, mais les philosophes de profession ne les affrontent hélas ! que trop rarement. Il en est même que la question du sens de la vie fera sourire : quel pseudo-problème, mal défini, qui tiendrait à un abus de langage, que la logique permettrait de corriger...

La philosophie oublie ici qu'elle est une quête de *sagesse* (*sophia*). Or, les philosophes qui s'en souviennent se contentent souvent – et dans le meilleur des cas – de l'aspect aspiration, recherche, de cette quête, laissant tomber l'idée que c'est une sagesse qu'ils recherchent. Cela peut sembler convenir davantage à la finitude humaine, et en cela cette renonciation a quelque chose d'honorable, mais à quoi bon rechercher une sagesse si cette sagesse n'existe pas ou est jugée inatteignable ? La philosophie risque alors de n'être qu'un exercice futile. Ici, la religion m'apparaît au moins plus rigoureuse : elle a une sagesse à offrir qui répond aux questions « philosophiques » du cœur humain. Où trouve-t-on des réponses aussi fortes dans la philosophie d'aujourd'hui ?

Quelle éthique !

Ce n'est pas tout : en répondant à la question du sens de l'existence, la religion a aussi le talent de proposer une éthique extraordinairement puissante. Certes, l'éthique constitue depuis toujours un bastion privilégié de la réflexion philosophique, et qui bénéficie à l'heure actuelle d'une faveur renouvelée, ce qui est heureux. Mais y a-t-il aujourd'hui des philosophies qui proposent des éthiques concrètes ? Fort peu, au final. Pour leur part, les religions ont élaboré des éthiques qui sont le plus souvent d'une efficacité directe. Pensons aux dix commandements (tu ne tueras point!), à la Règle d'Or de l'Évangile (ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse – qui dit mieux?), au commandement d'amour (aimez-vous les uns les autres! – voilà! c'est encore mieux!), à l'attitude du taoïsme ou du

bouddhisme face à la vie, pour ne rien dire des sentences de sagesse déposées dans les textes méditatifs des grandes religions. Quand on me demande si j'ai une éthique à proposer, je suis toujours tenté de répondre : quoi? voulez-vous quelque chose de mieux que le Sermon sur la montagne ou la Règle d'Or? Les principes éthiques des grandes religions sont d'ailleurs diffusés aujourd'hui à l'échelle de la planète (à défaut d'être toujours suivis, mais cela est une autre histoire). Comme plusieurs philosophes l'ont redécouvert ces derniers temps, ce sont eux qui imprègnent les principaux idéaux démocratiques et égalitaires de nos sociétés sécularisées. Aussi est-ce à juste titre que Jürgen Habermas a rappelé, dans son lumineux débat avec le cardinal Ratzinger en 2004, à quel point les principes universalistes des états de droit modernes plongeaient leurs racines dans les grandes religions¹. Il est incontestable que l'universalisme des droits de l'homme a tout à voir avec l'universalité du salut proclamée par saint Paul dans l'*Épître aux Galates* (3, 28). Il n'est pas jusqu'au laïcisme de nos sociétés (irréversible, bien sûr, salubre aussi) qui ne soit une création du christianisme, qui a autant insisté sur la séparation du religieux et du politique, et pour *priver* le politique de l'aura religieuse dont il aurait tant aimé bénéficier².

Dans son dialogue avec le cardinal Ratzinger, Habermas reconnaissait surtout, mais avec non moins de justesse, que les « ressources de sens » de la religion étaient peut-être *plus vives et plus efficaces* que les seuls arguments

¹ Voir le livre récent de Jürgen Habermas, *Zwischen Naturalismus und Religion* [Entre le naturalisme et la religion], Francfort, Suhrkamp, 2005.

² Voir Rémi Brague, *La loi de Dieu*, Gallimard, 2006, p. 167.

rationnels, ajoutant que les représentants séculiers ou laïcs de la société (comme lui) avaient à cet égard des choses à apprendre. C'est que les religions s'adressent non seulement à l'entendement, mais au cœur de l'homme. C'est lui qui est inquiet, soupirait Augustin, et en quête de sagesse et de direction.

D'une certaine supériorité morale de la religion sur la philosophie dans le monde contemporain

Aussi n'est-ce pas un hasard si les grands leaders moraux de notre époque, soi-disant sécularisée, les plus inspirés et les plus inspirants, de Gandhi au Dalai Lama, en passant par Martin Luther King, Elie Wiesel, Monseigneur Tutu, Mère Teresa, Jean Paul II, Ignacio Ellacuria et l'archevêque Oscar Romero, sans oublier l'abbé Pierre, restent pour la plupart des personnalités religieuses. Par comparaison, les philosophes auront eu beaucoup moins d'influence sur les esprits et le cours réel des choses.

C'est sans doute la raison pour laquelle la religion intéresse davantage le grand public que la philosophie. Tous les individus ont d'ailleurs des idées bien arrêtées sur les questions religieuses, et auxquelles ils tiennent mordicus : ou bien ils sont croyants, ou ils ne le sont pas (d'autres se diront agnostiques). Mais même s'ils ne sont pas croyants, ils n'en ont pas moins des opinions très fortes sur la croyance, la religion institutionnelle, la foi, l'Église, les idées du pape, l'islam, la vie après la mort, etc. Les questions religieuses attirent dès lors un vaste public, ce qui permet d'expliquer le

succès mondial des essais ou des ouvrages de littérature comme le *Code Da Vinci* de Dan Brown ou celui, infiniment meilleur, de Yan Martel sur *La vie de Pi*, où les questions religieuses sont abordées franchement (c'est pourquoi on peut dire qu'il y a parfois plus de philosophie dans la littérature, et parfois même dans l'art populaire, que dans la philosophie elle-même).

La religion semble aussi avoir plus d'impact que la philosophie sur le cours du monde contemporain. On a souvent proclamé sa mort, mais il ne faut pas regarder bien loin pour se rendre compte que les grandes divisions de notre planète restent traversées par des questions religieuses, voire qu'elles le sont de plus en plus. On pensera immédiatement à la montée en puissance du fondamentalisme en islam et au Moyen-Orient. Mais son influence se fait aussi sentir plus près d'ici, aux Etats-Unis, par exemple, où la droite religieuse a son mot à dire dans l'élection des présidents et la nomination de juges à la Cour Suprême. Les philosophes ont tout intérêt à s'inspirer des spécialistes des religions pour comprendre ces phénomènes. Ils peuvent nous expliquer pourquoi des caricatures de Mahomet suscitent un tel émoi dans le monde musulman, ce que le gouvernement chinois est en train de détruire au Tibet, pourquoi la paix est si fragile en Irlande du Nord, pourquoi les Shiites et les Sunnites sont aussi divisés, et pourquoi on retrouve, dans une certaine mesure, des divisions comparables entre protestants, catholiques et orthodoxes (en ex-Yougoslavie, par exemple). Pensons également à l'influence qu'a eue et qu'a encore la théologie de la libération en Amérique Latine. Qui peut contester le rôle important qu'a joué Jean Paul II dans la chute du communisme ? En cela, Jean Paul II a

surpassé la CIA, le ministère américain de la défense, l'OTAN, le Comintern, tous les *think thanks* et leaders du monde contemporain.

Conscients de leur fonction de modèle, les leaders religieux atténuent aujourd'hui leurs divisions dogmatiques et pratiquent avec conviction le dialogue interreligieux. Dans son dernier livre sur *Jésus de Nazareth*, Benoît XVI mène un passionnant débat avec un rabbin juif. Hans Küng insiste, pour sa part, sur l'idée que la paix entre les religions, qui reposent sur un « ethos mondial » commun, peut servir de prélude à la paix entre les hommes. Il y a là un exemple inspirant pour le reste du monde, et pour les philosophes.

Et Dieu ? Pourquoi les philosophes ont-ils si peur d'en parler ?

Les religions ont aussi le bonheur d'aborder une question, celle de Dieu, dont les philosophes ont à ma connaissance toujours débattu, mais qui est un peu disparue de leurs préoccupations. Je n'ai jamais compris pourquoi. Certains diront qu'elle relève davantage de l'ordre des croyances et qu'elle n'a rien à faire en philosophie. Vraiment ? Est-il bien sûr que la réflexion sur Dieu doive être exclue de la philosophie ? Au cours de l'histoire, la question n'a-t-elle pas aussi été, voire surtout traitée par la philosophie ? C'est Pascal qui parle du *dieu des philosophes* (donc ce dieu « existe ») et pour l'opposer au Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob. Sans doute n'y a-t-il pas *un seul* concept philosophique de Dieu, mais il est nécessaire de rappeler que c'est assurément *aussi* une idée philosophique (innée à la raison, soutenaient Kant et Descartes). Tous les philosophes d'importance

en ont d'ailleurs parlé, en commençant par Platon, Aristote, Cicéron, jusqu'à Malebranche, Spinoza, Leibniz, Hume, Schelling, Hegel, Heidegger, Lévinas, Derrida (la liste est aussi longue que celle des grands philosophes). Pourquoi faudrait-il le bannir de la philosophie? Sauf erreur, Dieu est aussi l'une des meilleures réponses qui aient été proposées à la question de savoir pourquoi il y a de l'être et non pas rien (l'autre consiste à dire qu'il est né du hasard, et c'est avoir une conception bien poussive de la raison que de décréter qu'il s'agit là d'une explication entièrement satisfaisante).

Ma modeste expérience d'enseignant m'apprend que nos étudiants ne sont pas malheureux qu'on leur propose de lire des textes sur Dieu, même ceux d'Augustin et de Thomas d'Aquin, lequel suscitait naguère une allergie épidermique, signe peut-être qu'il n'était pas vraiment lu. Or, lorsque l'on lit ce que Thomas a à dire sur l'existence de Dieu, on se rend compte qu'il anticipait déjà bien de nos objections modernes : contre son existence, il invoque le contre argument du mal dans le monde et la possibilité d'expliquer le monde sans cette hypothèse. D'autres se passionnent pour Maître Eckhart ou la mystique. C'est le signe que la religion participe d'un fond poétique qui agace peut-être une certaine philosophie, mais que celle-ci souffre d'ignorer, car toute pensée humaine y a part.

Bien entendu, parler de « Dieu », c'est aussi parler de *l'absence de Dieu* et de ce qu'elle implique philosophiquement et au plan de la culture. Je pense ici à la constellation générale du nihilisme et du relativisme, on peut appeler cela comme on voudra, mais elle présuppose, d'une manière ou d'une autre, l'absence du divin. Ici, on comprend mal pourquoi la philosophie voudrait

interrompre le dialogue qu'elle a toujours mené avec la religion. Pour qui s'agit-il surtout d'une perte?

La philosophie est-elle exempte de foi?

On comprend fort bien, par ailleurs, les scrupules qui crispent une certaine philosophie dans sa confrontation avec la religion : alors que la philosophie serait le lieu de la « pensée critique », la religion reposerait sur une « foi », ou une adhésion à des principes qui ne seraient pas fondés de manière purement rationnelle. Il est vrai que la religion repose pour une large part sur la foi, même si elle n'ignore pas la raison. Or, sa force est de le reconnaître d'emblée. Ses articles de foi se retrouvent, en effet, dans un *credo* ou son équivalent, « je crois ». On oublie que cela est vrai dans une large mesure de la philosophie elle-même, voire de bien des sciences : elles reposent *aussi* sur un ensemble de croyances, de choix et de convictions, ne serait-ce que la conviction selon laquelle leurs concepts peuvent décrire adéquatement la réalité. Seulement, ces croyances sont rarement reconnues comme telles. On les tient plutôt pour des vérités de fait, des causes entendues et des certitudes presque mathématiques. C'est la « naïveté », si l'on veut, de toute science. Or, elle est parfaitement assumée dans la foi religieuse. Le croyant le plus honnête reconnaîtra sans ambages que ses convictions reposent sur la foi, avec sa force et ses faiblesses. La foi religieuse a ainsi l'humilité et la lucidité de reconnaître qu'elle repose pour une large part sur le oui-dire, sur ce que le *Nouveau Testament* appelle une

fides ex auditu. Mais c'est une foi qui fait vivre et qui reconnaît un sens à l'existence humaine. Qui voudrait espérer ici une certitude mathématique ?

Mais aussi : qui voudrait nier la place considérable que tient la foi, sous d'innombrables formes, en philosophie ? Pour celui qui ne la considère que de l'extérieur (de l'intérieur, cela est encore plus évident), elle se compose assez largement, j'en excepte volontiers la grande philosophie, de sectes, de « chapelles », avec ses maîtres penseurs, ses anathèmes, ses cliques, ses hiérarchies, ses hérésies et ses textes canoniques. Les auteurs que l'on lira, les questions dont on traitera et les arguments que l'on jugera recevables, tout cela tient, pour une bonne part, à la foi philosophique à laquelle on adhère, à cette différence près : celui qui l'adopte ne reconnaîtra jamais, ou très rarement, qu'il s'agit d'une foi. La religion a ici moins de complexes.

La philosophie a parfaitement le droit s'en tenir au seul domaine de la raison critique et de se montrer réservée face à cette forme plus franche d'engagement. Il lui est tout aussi loisible de stigmatiser la « crédulité » ou la « superstition » des religions elles-mêmes. Elle l'a d'ailleurs toujours fait depuis Xénophane et Platon. Mais ici aussi, elle ne saurait oublier que la *critique de la religion a toujours fait partie de l'expérience religieuse elle-même*.

Songeons à la critique des idoles dans le judaïsme, à la critique du « légalisme juif » dans le christianisme, puis à la critique de la trinité chrétienne dans l'islam, sans oublier la Réforme protestante et ses propres « réformes » internes. Mais cette critique de la religion par elle-même, qui a toujours accompagné la religion, confirme, si besoin était, qu'il n'est

possible de dénoncer une religion qu'au nom d'une autre croyance, tenue pour plus rationnelle, mais qui est souvent issue de celle qu'elle critique.

L'universalité de la religion : un défi pour la philosophie

C'est là le signe de ce que j'aimerais appeler l'universalité de la religion, qui donne à penser, *a fortiori* à la philosophie, qui se prétend elle-même universelle : des religions, il y en a eu *partout* et dans *toutes* les civilisations. Hegel dit même de la religion qu'elle est ce que l'homme et les civilisations ont de plus propre et de plus précieux, car elle est, comme en témoignent souvent leurs œuvres d'art, leur réalisation la plus haute et la source de leur plus grande félicité. Cela fait dire à Hegel qu'elle est un peu le « dimanche de la vie », la quintessence d'une vie qui se réfléchit elle-même, et à Baudelaire, dans son journal intime, qu'il « n'y a rien d'intéressant sur la terre que les religions », car l'homme s'y trouve confronté à ses questions vitales. C'est pourquoi la fin de la religion ne peut guère être proclamée que si l'on croit en autre chose. Mais en quoi? C'est à ceux qui veulent dépasser le « stade religieux » de l'humanité qu'il appartient de le dire. Il se pourrait cependant qu'il leur soit difficile de le faire sans de massifs emprunts au discours religieux.

L'universalité de la religion vient surtout souligner qu'aucun homme n'existe vraiment sans quelque forme de « religion », c'est-à-dire sans quelque orientation fondamentale au sujet de son existence. Ici, on peut se souvenir de la formule d'Augustin selon laquelle chacun est une question pour lui-même, ou celle de Heidegger, selon laquelle l'homme est l'être

pour lequel il y va en son être de cet être même. Ce dont il y va concerne à la fois la religion et la philosophie.

Il m'apparaît donc indiqué de reconnaître ses droits au lien évident que le sens commun perçoit entre la philosophie et la religion. Il est en effet tout à fait admissible de voir dans la religion des *réponses* aux questions de la philosophie. On peut aussi s'y refuser. Mais alors, il importe de dire pourquoi. Cela sera à chaque fois parce que l'on aura une autre sagesse à proposer, donc une meilleure religion.